Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **28 (1895)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PHILOSOPHIE

L'Année philosophique 1893 [1].

Les lecteurs de cette Revue connaissent assez l'*Année philosophique*, ils ont trop souvent l'occasion de consulter la remarquable bibliographie française de M. Pillon, ils tiennent surtout en trop haute estime les anciens rédacteurs de la *Critique philosophique*, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la valeur et l'opportunité d'une pareille publication. La quatrième *Année* n'intéressera pas moins les théologiens que les philosophes, car la philosophie religieuse y occupe une large place. M. Renouvier examine quelques points de la doctrine chrétienne ; M. Dauriac répond à M. Secrétan qui, dans un récent article, avait fortement opposé le dieu du théisme spéculatif à celui du néo-criticisme ; M. Pillon, enfin, étudie Malebranche, le grand métaphysicien dont nous partageons aujourd'hui les doutes idéalistes, et à propos duquel se pose le grave problème des rapports de l'idéalisme avec la théologie catholique ou protestante.

Dès qu'on aborde la philosophie de la religion, il n'y a plus moyen d'éluder la redoutable question des miracles. Quelle solution le néo-criticisme nous apporte-t-il ? Comme on pouvait s'y attendre, M. Renouvier supprime le miracle, purement et simplement : le devoir du critique, dit-il, est de supprimer sans hésitation le fait miraculeux, quel qu'il soit, et, avec lui, les circonstances que l'on ne pourrait admettre qu'en l'admettant. A la vérité, ni la raison ni l'idée que se fait ce philosophe des lois naturelles, ne l'obligent à contester absolument la possibilité du miracle ; et l'expérience, quoi qu'en ait pensé Renan, ne peut servir à en établir la *non-existence*, puisque l'expérience n'a aucune valeur négative; elle nous permet d'affirmer que tel événement a eu lieu et non pas que tel fait ne s'est jamais produit ou ne se réalisera jamais. Mais la question doit être envisagée sous un jour un peu différent. « La connaissance de l'esprit humain en son état d'irréflexion et d'inculture rationnelle met hors de doute l'existence de la disposition mentale à croire à des phénomènes miraculeux, à les inventer ou à les accepter ; et cette disposition a été portée à son comble, indubitablement, à une

[1] Publiée sous la direction de F. Pillon. Paris 1894. Alcan.

époque d'exaltation religieuse où l'on attendait la venue d'un envoyé de Dieu qui déploierait pour *signe* de la réalité de sa mission le pouvoir à lui confié par Dieu d'intervenir par des actes de volonté dans les phénomènes naturels et d'en changer l'apparence et le cours (page 19).» L'explication psychologique des récits miraculeux rend très improbable et en tous cas superflue l'hypothèse de la réalité des miracles.

L'auteur des *Essais de critique générale* se sent d'autant plus libre de soutenir cette thèse hardie, qu'à ses yeux, la vraie religion n'a rien à y perdre. Si les récits dont il s'agit sont fictifs, il faut conserver précieusement les croyances qu'ils enveloppent et qui en sont indépendantes. Ainsi dans la doctrine de la résurrection, il y a deux éléments à séparer : le fait matériel de l'écartement de la pierre tombale donnant issue à un cadavre qui vient de renaître à la vie, et «la foi dans l'existence continuée de cet homme qu'on a vu mourir, qui a été l'oint de Dieu et qui, resté vivant malgré la mort apparente, s'est retiré auprès de Dieu et reparaîtra au dernier jour pour la clôture du drame de l'humanité.» A quoi bon dès lors s'attacher aux formes extérieures créées probablement par l'imagination populaire ? Ce qui importe à la foi chrétienne, ce n'est pas que les disciples aient vu de leurs yeux le Christ ressuscité, c'est qu'il soit vivant. Les raisons qui militent contre la réalité du fait matériel n'ont aucun rapport avec les arguments philosophiques qu'on pourrait opposer à la croyance purement morale. On peut donc rejeter le miracle tout en admettant le surnaturel.

D'excellents esprits estiment que ce sont là des vues audacieuses, subversives, et l'on prévoit leurs objections : Si le miracle n'est pas impossible, pourquoi le nier d'une manière aussi catégorique? D'ailleurs l'explication psychologique des récits miraculeux n'est pas toujours suffisante. Après la mort de Jésus, les disciples se montrent découragés, abattus. Cette disposition mentale n'était guère favorable à l'invention d'une légende de la résurrection.... La remarque mérite d'être prise en considération, quoiqu'elle repose sur une psychologie peut-être un peu sommaire. Mais un penseur indépendant comme M. Renouvier ne saurait lui accorder une valeur décisive. On n'abandonne pas volontiers une théorie, imparfaite je le veux bien, mais ingénieuse, plausible, pour en revenir aux idées traditionnelles qui soulèvent des difficultés presque insurmontables. Admettre la réalité des phénomènes miraculeux, c'est rentrer en effet dans le monde de l'expérience qui est le monde de la science. Si la science se bornait à constater et à collectionner

des phénomènes, on pourrait soutenir que les miracles sont des événements plus ou moins authentiques. Mais la science moderne est surtout explicative ; après avoir constaté et décrit les phénomènes, elle prétend les expliquer par la causalité naturelle, abstraction faite de toute intervention divine. Dès lors, l'historien se trouve forcé *d'ignorer* le miracle exactement de même que le psychologue ignore le libre-arbitre sans en nier la possibilité. Il ne rejette pas à proprement parler les faits miraculeux, qui par leur nature même échappent à l'histoire puisque ce sont des faits sans cause *historique*. Cela posé, la question morale et religieuse reste entière ; le déterminisme psychologique n'exclut pas la liberté morale et le déterminisme historique n'est nullement inconciliable avec la Providence générale, ni même avec l'action divine particulière, pourvu qu'on la suppose d'ordre moral. Il faudrait seulement distinguer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, le domaine des faits et de l'histoire de celui qui appartient aux hypothèses philosophiques ou à la foi religieuse. Quant à la distinction établie par M. Renouvier, elle est assez radicale, puisqu'elle lui permet d'affirmer d'une part que la question des *miracles* est indifférente pour les croyances sérieuses de la religion, et d'autre part qu'en excluant de sa croyance tout *surnaturel* on ne garde guère d'une religion que le nom.

On peut juger par ce qui précède de l'intérêt qu'il y aurait à suivre un esprit aussi peu dogmatique et aussi profondément religieux dans l'examen des doctrines de la messianité de Jésus, de la parousie, de la résurrection, etc. Il incline à penser que Jésus n'a pas cru faire de miracles. Ce qui le frappe dans l'oraison dominicale, c'est qu'elle exclut l'espérance « de faire intervenir Dieu par des actions particulières exercées sur la nature, à l'effet de satisfaire les désirs des personnes, et plus spécialement de celles qui lui rendent le plus d'hommages. » Notons encore que, selon lui, Jésus a été sujet à l'erreur, puisque l'absence de péché n'implique pas l'infaillibilité.

On sait que le fondateur du criticisme français prit autrefois la défense du polythéisme. Aujourd'hui, il est franchement monothéiste, mais le Dieu qu'il pose est dépouillé des attributs métaphysiques de l'éternité et de l'immensité ; en outre, son existence reste problématique. C'est à ce sujet que s'est engagée entre M. Secrétan et M. Dauriac une polémique courtoise. Le professeur de Montpellier défend brillamment la thèse criticiste et profite de l'occasion pour y ajouter de nouveaux développements. Les métaphysiciens modernes parlent avec trop de dédain de l'anthropomor-

phisme, répond-il en substance à son illustre contradicteur. Ou il faut renoncer à concevoir Dieu, ou il faut se résoudre à lui appliquer les catégories de notre entendement, c'est-à-dire à le concevoir à notre image. Croit-on par hasard échapper à cette nécessité en lui attribuant la *non-temporalité*, *la non-spatialité*, *la non-relativité* ? Qui ne voit que ce sont là encore nos propres catégories, affectées seulement d'un signe négatif ? Osons donc prétendre que si Dieu existe, il doit être en quelque manière notre semblable. Cela admis, nous pouvons nous représenter Dieu selon les exigences de la raison ou du sentiment religieux, « pourvu que les éléments de cette représentation ne soient ni absolument ni respectivement contradictoires. » Or, il est contradictoire d'attribuer à Dieu l'éternité : une succession infinie de déterminations actuelles ne peut s'être produite dans la conscience divine : un nombre infini serait, en effet, un nombre sans nombre ; donc Dieu a commencé. Pareillement il est contradictoire de lui attribuer l'immensité ; s'il agit partout, ce doit être successivement, non parce qu'il est partout, mais parce qu'il n'est point toujours dans le même lieu. En tout cas, il doit être quelque part, dans le ciel, si l'on tient à cette expression. On peut dire, de plus, sans aucune contradiction, qu'il est juste et bon. Mais Dieu existe-t-il ? Impossible de le prouver. L'affirmation de l'existence de Dieu est le résultat d'une sorte de pari moral, analogue au pari de Pascal, quoique plus désintéressé. En notre qualité d'hommes, nous sommes tenus de parier pour ou contre la réalité d'un ordre moral, pour ou contre Dieu. Et ceux qui croient pouvoir s'en dispenser, parient tout de même et parient contre.... Ainsi bon gré, mal gré, nous sommes « embarqués. »

L'homme qui pense, dit M. Dauriac, n'aime pas, en des matières aussi hautes, être de la même opinion que son charbonnier. Pour nous, il ne nous déplaît pas de constater qu'après avoir soumis à une critique rigoureuse les conceptions religieuses des doctes, battu en brèche le spiritualisme et le dogmatisme théologique, on ne trouve rien à objecter à la foi du charbonnier.

L'article que M. Pillon consacre à Malebranche et à ses critiques fait suite à l'*Evolution de l'Idéalisme de Démocrite à Locke*, et sert d'introduction à l'étude de l'idéalisme au XVIIIme siècle. Les théories malebranchistes ont en effet exercé sur la philosophie de ce siècle, et particulièrement sur l'idéalisme anglais, une influence qui a été parfois méconnue, mais qu'on ne saurait exagérer.

E. MURISIER.